

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL

Rue du 25 Mai n. 67.

NOUVEAU ET PATRIE?

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. de matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés franco.

PRIX

de

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 26 — Bataille du Fort Saint Elme (Belgique) par le général Souham (1794).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU 25 MAI, No. 67.

MONTEVIDEO.

JOURNÉE DE JEUDI.

Nous reproduisons le discours officiel qui nous a été distribué jeudi par l'ordre de M. le ministre de la guerre. Nous aimons mieux toutefois ces paroles entrecoupées qui s'échappaient de son cœur avec l'énergie d'un patriotisme ardent.

Don Melchor Pacheco y Obes a parfaitement parlé comme ministre, comme homme et comme poète; tous l'ont senti; tous s'en souviendront.

Quant aux motifs qui ont ajourné la cérémonie, j'ai hésité, avant d'aborder franchement la question, comme je vis le faire, s'il ne valait pas mieux garder le silence. Je crois que ce serait manquer à mes devoirs de publiciste.

Pour les louanges adressées à M. le ministre de la guerre, je ne suis que l'écho de la légion tout entière. Si l'on voit un blâme articulé avec trop de conviction dans ce qui va suivre, l'auteur seul de cet article est responsable de ses paroles. Quelles que soient les conséquences de sa franchise, il les assume sur lui seul.

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

UN ÉPIQUE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

Après être sorti de Moscou, le 19 octobre 1812, Napoléon, accompagné du maréchal Davoust qui commandait le premier corps, commença cette longue retraite si désastreuse pour la grande armée. A la suite d'une marche qui rendait plus difficile encore l'état marécageux des chemins et une pluie continuelle, l'empereur était arrivé le 23 à Borznik avec son quartier-général et y avait passé la nuit. Le lendemain matin, il apprit que, devant lui, la division du prince Eugène avait trouvé suocépée par les Russes la ville de Malo-Jaroslavetz, ainsi que les hauteurs et les bois qui la dominaient. Songeant aussitôt à assurer par sa présence la libre possession de ce point, l'empereur se porta du côté où il suppose devoir être le général russe, et malgré une pluie battante il examina tranquillement le terrain qui, peut-être, va devenir un champ de bataille. Tout à coup le bruit lointain d'un combat, qui semble siffler, arrive jusqu'à lui. Il s'inquiète, et, pressant son cheval, il eut se placer sur un petit monticule d'où il espère tout voir; mais le réseau de bois qui l'entoure l'empêche de rien distinguer. Il écoute plus attentivement: le bruit augmente.

— Les Russes nous auraient-ils prévus? demande-t-

M. le ministre a proclamé, dans son discours, qu'aux yeux des Orientaux nous ne sommes plus des étrangers. Nous avons très bien compris M. le ministre, et les Orientaux peuvent compter sur notre fraternité.

Nous sommes toutefois, dans notre conviction, toujours Français. C'est un nom qu'on est fier de porter partout. L'héritage de nos pères est assez grand et assez saint pour que nous l'acceptons sans restriction et sans bénéfice d'inventaire. Jemmapes, Valmy, Iéna, Lutzen, Austerlitz et Waterloo sont des titres auxquels nous ne voulons pas déroger.

Nois remercions M. le ministre de la guerre d'avoir rappelé ces souvenirs avec énergie, de nous avoir donné avec conviction des éloges mérités pour notre enthousiasme et notre désintéressement.

C'est pour cela surtout que nous nous étonnons avec douleur que 3,000 Français, spontanément armés pour la défense de la République Orientale, aient vainement attendu, pendant une heure et demie, sous une pluie battante, les parrains de leurs drapeaux.

Nous dirons, à ce propos, que nos généraux républicains, dans leurs guerres de géants, ne craignaient ni la boue, ni la poussière, ni la mitraille, et qu'ils se précipitaient, sans souci des misères de la vie, à l'immortalité.

Nous dirons que Napoléon n'a pas eu toujours pour témoin de ses batailles le splendide soleil d'Austerlitz, et que plus d'une fois il a su, et ot empereur qu'il était, se couvrir en même temps et de boue et de gloire.

Nous dirons que Louis Philippe Ier., sous les balles d'une machine infernale, continua sa route hardiment, et que jamais la garde natio-

nale française n'a vu suspendre une reyne pour quelques gouttes de pluie.

Nous dirons que nous tous, Volontaires français, nous affronterons les balles et les boulets d'Orbe; que nous saurons enlever à la bayonnette ses tentes toutes impuissantes; et qu'une pareille résolution méritait bien la peine qu'on s'exposât pour nous et par politesse aux menaces d'un ciel orageux.

Nous ignorons quelles sont, dans la République Orientale, les habitudes suivies pour les cérémonies officielles; nous savons seulement qu'en France, il est un principe adopté par des souverains qui président aux destinées de trente millions d'hommes, et ce principe, c'est celui-ci: *L'exactitude est la politesse des rois.*

Voilà ce que nous avons à dire. Nous nous plaçons à croire qu'on ne verra aucune malveillance dans nos paroles, et que des explications positives attribueront à ce contre-temps des causes sérieuses et réelles.

A. DELACOUR.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Volontaires Français, ce soleil de mai, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, a inspiré, en 1810, leur magnanimité résolution aux libérateurs de l'Amérique; c'est le même qui, dans votre belle France, s'est réfléchi sur les visages de vos pères, lorsque, foulant d'un pied vainqueur les ruines de la Bastille, ils lancèrent, immortel défi, leurs chaînes brisées à la monarchie chancelante. Il a montré leur course à vos aigles, du Champ-de-Mars au Vatican,

son funeste de son aide-de-camp, paraissait, dans l'espoir d'en avoir des nouvelles, le champ de bataille qui présentait le spectacle le plus horrible. Tout en s'informant de Kobilinski, il s'était arrêté un moment à l'endroit où, quelques heures auparavant, Delzons, jouant la victoire assurée, l'annonçait à ses soldats, lorsqu'une balle russe l'étranglait au front. Son frère, général comme lui, le couvrant de son corps, avait voulu l'arracher de la mêlée; mais une seconde balle avait frappé celui-ci au cœur, et tous deux étaient morts en se tenant étroitement embrassés. Davoust, ému à ce récit, donnait des éloges à l'héroïsme des deux frères, lorsqu'un homme couvert de sang, se relevant avec effort du milieu d'un tas de cadavres, fit entendre ces mots prononcés d'une voix dolente:

— Hélas! mes amis, ne laissez-vous mourir sans secours!

Cette voix est celle de Kobilinski; Davoust l'a reconnu. Il sauta à bas de son cheval, se précipita sur le corps de son aide-de-camp, le souleva dans ses bras, lui parla, chercha à le ranimer et envoya chercher des chirurgiens. Ceux-ci arrivèrent et examinèrent la blessure. La Pologne a vu la caisse emportée en peu de temps de la hanche, son état est désespéré. Un des praticiens a échangé avec le maréchal un de ces coups d'œil qui ne laissent aucun espoir.

— N'importe, dit Davoust à voix basse, il faut tâcher de le sauver; messieurs, faites votre devoir.

L'effet du boulet avait occasionné un tel écart dans les chairs, qu'une nouvelle amputation fut jugée

il à Davoust qui ne l'a pas quitté; n'aurions-nous pas mis assez de rapidité dans notre marche? Je ne voulais que dépasser le flanc gauche de Kutusof.

— Site, répond le prince d'Eckmühl, peut-être y a-t-il eu de la part des troupes, dans la manœuvre prescrite par Votre Majesté, un peu de cet engourdissement qui suit toujours un long repos après de grandes fatigues.

— Croyez-vous, monsieur le maréchal? Cependant nous avons déjà fait plus de trente lieues.

— Il est vrai, sire, mais Moskow n'est séparé de Malo-Jaroslavetz que de cent dix verstes tout au plus; quatre journées suffiraient pour franchir cet espace, ou en a mis six; Kutusof nous aura devancés.

— Est-ce donc une bataille? s'écria le nouveau Napoléon; est le bruit de la mousqueterie parvenu à son oreille plus distinct et plus rapproché. Allons, Davoust, allez et prenez vos troupes, ajouta-t-il d'un ton d'humour; car il s'agit maintenant, non plus de conquérir, mais seulement de conserver.

Malgré l'empressement que mit le maréchal à exécuter les ordres de Napoléon, il n'arriva sur le champ de bataille que lorsque le succès de la journée était assuré. Davoust dépêcha aussitôt un de ses aides-de-camp, le colonel Kobilinski, au prince Eugène; mais en traversant la ligne de bataille, cet officier supérieur fut atteint par un boulet en plein front qui lui emporta la crosse et le laissa pour mort sur le terrain.

Le soir de ce brillant combat, dont le succès appartient tout entier au 4^e corps, selon l'expression de *Bulletin*, le prince d'Eckmühl, qui ignorait encore le

de Paris aux Pyramides, du Rhin à Moscou. Nous l'avons pris; nous, pour emblème de notre patrie, et nous l'avons porté aussi des immenses Pampas au Chimborazo, de ces mêmes murs à Lima, cité des rois, et renversant de son piedestal l'étendard du conquérant Pizarre, teint du sang des Incas; nous y avons planté le nôtre, celui de l'Amérique, avec ses couleurs d'azur.

Volontaires Français, d'atroces égorgeurs, des esclaves du tyran, oppresseur infâme de l'héroïque peuple argentin, ravageant les campagnes, pillant les cités, assassinant le brave et le juste, sont arrivés jusque sous nos yeux, et vous, comme nous, ils nous menacent tous du pillage, de la mort, du déshonneur. Vous vous êtes levés, et, sous cet étendard, symbole de la gloire française, vous avez juré par votre renommée que les esclaves de Rosas pourraient fouler vos cadavres, mais non cracher sur vos fronts vaincus.

Bien Français, ce serment présage la victoire; il aura de l'écho sur les rives de la Seine, où vos noms seront répétés avec admiration, pendant que, sur les bords de la Plata, vous saluerez de ferventes bénédictions les peuples qui vous ont dû une hospitalité fraternelle.

Confondons nos bannières, mêlons nos armes, et marchons, avec une même pensée, sous l'influence de l'astre de Mars, qui est à la fois celui de Votre Jureur; ce flambeau sacré, qui, à toutes les époques, et dans tous les climats, a inspiré les hommes libres.

Volontaires Français, le gouvernement est content de vous. Il vous voit habiles, vaillants, disciplinés. Il reconnaît en vous une des grandes colonies de notre civilisation; il veut que, le jour du combat, votre drapeau flattera, au souffle de la gloire, au milieu de la fumée des canons ennemis.

L'hommage le plus digne de la liberté est de vaincre les tyrans. Préparons nous à la victoire ou à la mort. Si vous tombez dans le combat, notre sang coulera fraternellement à côté du vôtre; si vous êtes vainqueurs, les mêmes mains qui nous tresseront de glorieux lauriers, en couronneront aussi vos têtes. Une série de triomphes récents nous annonce la victoire; marchons-y. Lorsque vous serez sur ce

nécessaire. Un chirurgien-major la pratiqua aussitôt en présence même du prince d'Eckmühl, qui tenait une des mains de Kobilinski. Le brave Polonais supporta cette opération avec un courage stoïque. Le premier appareil posé, Davoust adressa encore des paroles d'espérance et de consolation à son aide-de-camp, l'enlrasa avec une tendre effusion, et, après l'avoir recommandé aux soins de ceux qui l'entouraient, il remonta à cheval pour aller rejoindre l'empereur qui l'attendait avec impatience. Pendant le combat et tout le reste du jour, Napoléon était resté en observation, à droite de la grande route de Modrow à Miel-Jarnalowitz, sur le bord du ruisseau le Ghorodina, dans la chaumière d'un pauvre tisserand. C'était dans une chambre infecte, partagée en deux pièces au moyen d'un rideau de grosse toile, que le sort de la grande armée et le succès de la retraite se décidaient.

Déjà les deux premières divisions du 1er corps exécutaient le mouvement ordonné par l'empereur, lorsqu'un officier d'état-major que Davoust avait envoyé s'informer de l'état de Kobilinski, vint lui annoncer que, contre toutes les prévisions, cet officier vivait encore. Le maréchal en eut une grande joie; mais les ambulances étaient restées en arrière; qu'allait donc devenir le pauvre blessé? Une soudaine résolution vint éclairer l'esprit du maréchal. Se portant aussitôt vers le front d'un régiment de ligne qui débattait, il s'adresse à une compagnie de grenadiers qui s'apprête à se voir:

—Grenadiers! leur dit-il, mon aide-de-camp, le colonel Kobilinski, a eu hier la chance emportée par un boulet en vous donnant l'exemple de l'obéissance et du courage; c'est un Polonais! Le laissez-vous au pouvoir des Russes! Non! non! vivez les Polonais! s'écrièrent en masse les soldats. —Vive le héros! cria-

Cerrito que soit aujourd'hui Pennemi, pensez à l'immortalité, parce que le monde vous saluera comme les champions illustres de l'humanité et de la civilisation.

MELCHOR PACHECO Y ORZ.

Nous n'avons pas besoin d'avertir nos lecteurs que nous n'insérons la pièce suivante qu'à titre de boutade. La rédaction politique du Patriote ne peut pas accepter certains griefs articulés gaiement contre M. Pichon. Nous sommes persuadé, du reste, que M. de Saint-Chartier a pris pour maxime: "Ce qui ne peut pas être dit, on le chante."

LE CHANT DU DEPART.

Sur l'air, bon voyage, M. Dumolot.

Bon voyage
Monsieur de Pichon
A Paris donc débarquez sans naufrage;
Bon voyage
Monsieur de Pichon,
Et qu'on n'entende ici plus votre nom.

Où, vers Paris, volez à tire d'aile!
Qu'un vent propice au loin vous pousse; allez,
Tel qu'un pigeon porteur d'une nouvelle,
Ayant submis à son col étale.

Bon voyage &c.

Le ministère en France vous désire:
Allez trôner au milieu des Judas.
Vous méitez, bien d'eux; vous fûtes sbité
De l'assassin du peuple; de Rosas!

Bon voyage &c.

Plat courtisan, vos paroles lardées
Ont endormi nos intérêts dégués,
Et vous avez trahi nos destinées
Pour les sacs d'or que vous avez regos.

Bon voyage &c.

Où, d'un Rosas esclavé mercenaire
Avec son or, détruisant l'union,
Entre Français, vous semez la guerre,
Pour imiter Waten à Quiberon.

Bon voyage &c.

O clab infame; ô figures versiles,
Vos noms encor sont devenus obscurs,

rent ceux qui avaient mal compris ou qui n'avaient point entendu les paroles du maréchal. — Voyons donc! reprit Davoust en prenant ses regards sur cette compagnie qui avait conservé toute la severité de la tenue; y a-t-il parmi vous quelques hommes de bonne volonté?

A cette injonction, un grenadier vint précipitamment de son rang: — Voilà! dit-il en se redressant.

Il est immédiatement suivi d'une douzaine d'autres; toute la compagnie fait de même, alors le maréchal s'adressant au grenadier qui le premier s'était donné l'élan: — Ton nom! lui demanda-t-il. — Joseph Trigaud. — Bien! Trigaud, c'est à toi que je confie mon aide-de-camp. C'est un dépôt sacré, entends-tu? Toi et tes camarades vous me répondrez de lui. Et vous autres, voyez-le en garde comme à votre drapeau! — Oui! oui! — Vive l'empereur! — Nous eûtes républicains! s'écrièrent tout à tour les grenadiers.

Un brancard fut dressé à l'instant, et le Polonais est porté au centre de la compagnie, qui suit lentement le mouvement rétrograde de l'armée.

Cependant cette retraite, commencée d'abord en bon ordre, s'était, par suite de l'intensité du froid, présentée un aspect effrayant de désorganisation, d'égoïsme et de misère. La compagnie de grenadiers cheminaient lentement, et pour ainsi dire isolés, au milieu de pièces immenses couvertes des débris de l'armée.

Tantôt formée en cercle autour du brancard de Kobilinski, elle repoussait avec la bal-marte les charges échelonnées et régulières des dragons de Miloradowitch, ou bien, à l'aide d'un feu roulant, les bouffes inattendues de l'hetman Platow. Tantôt, reprenant l'offensive, mais toujours calme, altérée et inébranlable, elle se faisait, jour après jour, une brusque attaque, à travers

Le Président de vos vœux imbéciles,
Va pour jamais s'exiler de nos murs.

Bon voyage &c.

Qu'Orbe pleure, et que Rosas en larmes
Puisse long-temps des soupirs superflus!
Monsieur Pichon sensible à leurs alarmes
Les pleurs aussi, mais ne reviendra plus.

Bon voyage

Monsieur de Pichon

A Paris donc, débarquez, sans naufrage

Bon voyage

Monsieur de Pichon,

Et qu'on n'entende ici plus votre nom.

De St. Chartier.

Nous recevons à l'instant une lettre de M. G... que Phébre avancée ne nous permet pas d'insérer dans nos colonnes. Nous la publierons demain, avec notre réponse.

NOUVELLES DU SOIR.

Hier et avant-hier deux hommes du camp d'Orbe ont passé. L'un est du bataillon Ricou, l'autre du bataillon Violon.

On affirmait, dans la journée, qu'au camp des assiégés il y avait eu un soulèvement de Bagnes espagnols. Nous attendons des renseignements positifs avant de repartir d'une note le aussi grave.

L'ennemi n'a presque plus de bestiaux, la gêne se fait sentir chez lui. Il est maintenant assiégé à son tour: qui vivra, verra.



Au moment où notre article éditorial est mis sous presse, nous apprenons qu'un malentendu est la seule cause qui a retardé la bénédiction de notre drapeau. Nous sommes heureux qu'il en soit ainsi, et nous nous empressons de retirer toutes les expressions contenues dans cet article, ex-cessions qui perdent leur caractère puisque le motif qui les avait dictées n'existe pas.

les masses ennemies. Toutefois, le 30 novembre, à Vienne, cette compagnie était réduite de moitié... Après trois semaines de luges continuelles, le peu d'hommes qui restaient encore de cette héroïque compagnie repoussaient, comme un outrage, la prière du Polonais qui, se voyant l'objet de tant de sacrifices et de souffrances, suppliait ceux qui veillaient à sa conservation, non de l'abandonner, mais de l'achever. — Il faut, disait-il à Trigaud sans ses accès de découragement, que tu sois bien lâche pour ne pas oser me brûler la cervelle! — Mon colonel, répondait celui-ci avec sa stoïque tranquillité, vous avez beau me chercher des raisons injustes, je m'en moque. Mort ou vil, il faut que nous vous rapportions à Smolensk: c'est la consigne du maréchal, qui ne badi- pas avec le service. — Que ne m'avez-vous enseveli sous la neige hier, quand ces Cosaques vous ont attaqués? aujourd'hui je ne souffrirais plus. — Ils vous auraient écorché vif, répondait Trigaud, qui pendant le jour de la veille avait fait un rempart de son corps au bled, et avant que ces satanés mangeurs de chaudières fussent de votre peau, il leur faudra avoir pris la mienne: c'est convenu; mais pour cela je leur conseille de choisir une autre paire de mitaines que celle de leur grande tenue d'hiver. Oh! les vilains saurages! Vous n'avez pas de tour! répétait le Polonais qui, dans son transport fébrile, s'agitait sur son brancard. — Fixe et du calme, mon colonel; vous savez que les carabins du maréchal disent que c'est de première nécessité à ceux qui se trouvent indisposés comme vous. Voilà pourquoi vous avez tort de nous dire des choses désagréables; quant à moi, ça m'est égal, je ne vous réponds pas: c'est comme si vous chantiez la Marseillaise; mais vous en prenez à mes camarades, vraiment,

FRANCE.

LE DESASTRE DE LA GUADELOUPE.

(Suite et fin.)

Au milieu de tous ces édifices lézardés et menaçant ruine, il en était resté un intact, c'était l'église Saint-François. Dieu avait conservé son temple sans doute afin de montrer à ce peuple si miraculeusement sauvé qu'il ne s'était pas encore retiré de lui. Aussi les vœux furent-ils nombreux, les prières vives et ferventes. Le journa s'accrocha morne et silencieux; on s'interrogeait avec anxiété; oubliant son propre mal, on ne songeait qu'à ses amis, à ses parents, à ceux dont on avait pressé la main quelques heures avant et qu'on était peut-être condamné à ne jamais revoir. La foule se pressait sur le Cours, inquiète, agitée, avides de nouvelles; de minute en minute arrivaient de différents points des habitants. Ah bien!... c'était le mot de tous; et chacun des nouveaux venus avait quelque nouveau sinistre à raconter; chacun apportait à la douleur générale sa part de douleur; l'un parlait du Petit-Bourg, un de Saint-Rose, un du Lamentin, un de la Capesterre et des Trois-Rivières; c'était partout des églises, des vitines, des habitations morcelées ou détruites. Vaste récit de deuil et de dévotion!... Mais de la Pointe-à-Pitre, de cette ville si belle, si riche, si coquettement bâtie, et qu'on surnommait la perle des Antilles, de notre Venise, à nous, que disait-on? Rien. Son nom, sans cesse répété, tombait sourdement dans le chaos de sinistres rumeurs. Le fleuve l'avait-il épargnée? Les uns, attribuant le malheur au voisinage du volcan, pensaient que la secousse ne s'était pas étendue jusqu'à elle; les autres parlaient de ses vastes maisons de pierres construites pour la plupart sur des terrasses élevées, et par conséquent, peu solides. L'espérance allait cependant triompher de la crainte, lors qu'un bruit un mot terrible vint frapper la foule épouvantée: "La Pointe-à-Pitre n'existe plus!"

Je résolus de me rendre immédiatement sur le théâtre du désastre, et je partis le lendemain, 9 février à 6 heures du soir, à bord de la goélette de l'état la Hélic. Le commandant, M. de Ménars, se trouvant la veille à la hauteur de File la Railone, avait éprouvé en mer, par quarante cinq brasses d'eau, un choc si violent qu'il avait cru donner sur des écueils. Rien de remarquable heureusement ne vint troubler notre marche; à mesure que nous avançions une mer rougeâtre se levait à l'horizon et colorait le ciel dont elle faisait voir les étoiles; on eut dit qu'un incendie de feu d'artifice au milieu des flots; hélas! c'était la Pointe-à-Pitre arrivant de s'abîmer dans un tourbillon de flammes et de fumée!... Sur 6,000 maisons enflammées nous servaient de phare!... Le jour parut; nous entrâmes dans la rade; nous vîmes avancer à contre-bord un trou-mats qui glissait lentement sur les flots, et

dans leur position, c'est peu délicat de votre part! Celui qui parlait ainsi saillit, le 9 septembre suivant, être englouti au passage du Vop, en protégeant le précieux dépôt qui lui était confié. Les eaux de ce torrent s'étaient métamorphosées, dans l'espace de vingt-quatre heures, en glaçons massifs et tranchants, et beaucoup de grenadiers périrent dans cette circonstance. A quelques jours de là, Trigaud se réveillait, lui, cinquième de sa compagnie, de l'engourdissement qui avait causé la mort de ses camarades, pendant une de ces fatales nuits de désastre et de deuil qui ont laissé dans nos annales militaires tant d'horribles souvenirs. Vers le soir, on avait éteint à l'horizon brumeux, dans la direction de la route de Wolodimérows, jalonnée de distance en distance par des cadavres dépourvus, un rideau de maisons: c'était Smolensk, cette terre promise, cette nouvelle Capoue avec ses délices tant désirées: du feu, un abri, de la paille et l'espoir d'un peu de pain. Un cri de joie avait ranimé le courage des cinq braves qui soutenaient encore le brancard sur lequel gisait le colonel Kobilinski. Trois cependant tombés morts en vue de Soubourg de la ville; un quatrième fait quelques pas encore, puis un seul grenadier, Trigaud, depuis aux éléments déchirés le corps inanimé du Polonais. Ne pouvant seul le porter, il le traîne; il rampe avec lui. Un horrible silence suivit jusqu'au moment où, apercevant au loin quelques hommes isolés, qu'on appelait encore pompeusement la 2e division du 1er corps, il cria au secours, il supplia... Ses prières furent écoutées; on lui vint en aide. Enfin, un dernier cri de victoire est poussé par le grenadier, car il est dans Smolensk, après vingt-deux jours de combats, de fatigue et de misère. Il est entré seul de sa compagnie, il est vrai; mais n'im-

ports, il a rempli religieusement la promesse qu'il a faite au prince d'Éckmühl. Le lendemain Trigaud, apprenant que l'empereur est à Smolensk depuis le 10 octobre, s'informa du maréchal, qui a dû y arriver peu de temps après (on était au 15). Il parcourt cette ville devenue un vaste hôpital protégé par le birouac, plus vaste encore, qui l'entoure. Des cadavres, des squelettes de chevaux disséqués jadis aux os, sont étendus çà et là dans les rues; les portes et les fenêtres des maisons ont servi à alimenter les feux dont on foule aux pieds les charbons mal éteints. C'est dans une de ces innombrables fabriques que le prince d'Éckmühl a établi son quartier-général. Le grenadier retourne sur ses pas, et si le de quelques soldats de son régiment qu'il rencontre sur son chemin, il transporte le Polonais moribond jusqu'au logement de Davout, et le dépose à la porte sur un peu de paille; puis il entre dans la maison, et s'adressant à un officier enveloppé d'un lambeau de manteau de cuirassier, et adossé dans une première chambre, il demande à parler au maréchal. — Vous y êtes fait appeler? lui répond coloré sans changer de posture, qu'il lui voulez-vous? — Je viens lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé à Wolodimérows et lui remettre le dépôt qui m'a confié. — Le prince vient un conseil en ce moment, vous ne pouvez lui parler si même rester ici. — C'est juste, fit Trigaud; mais alors, mon commandant, ajouta-t-il avec une sorte de tristesse, voulez-vous que je fasse connaître que les grenadiers de ligne, dont auxquel il avait déposé son aide-de-camp, le colonel Kobilinski, ne sont de Pologne, ont rempli leur mission et que la compagnie est venue pour réclamer l'avantage de passer son inspection.

nous reconnûmes l'Amélie de Bordeaux; il avait été disposé en ambulances et prêt pour le transport des blessés à la Base-Terre. Tout était morne et silencieux! on eût dit un large cercueil flottant sur l'abîme!... Nous nous saluâmes religieusement en nous croisant, et bientôt après nous avions jeté l'ancre devant ce qui fut la Pointe-à-Pitre. Le canot nous mit à terre sans que personne vint à nous; nous ne rencontrâmes, que des visages livides, aux regards ternes et inquiets. Nous interrogeâmes, et c'était à peine si l'on nous répondait; tous ces malheureux meurtris et déchirés ne savaient eux-mêmes comment expliquer leur existence. Il y avait pour eux du prodige dans l'air qu'ils respiraient, dans le soleil qui les éclairait, dans les voix qui remontaient à leur oreille. On les aurait pris, à leur stupeur, pour des hommes du passé, pour des spectres chassés de la vallée de Josaphat par l'ango du dernier jugement. Nous apprîmes cependant que c'était, comme nous, le 8 à 10 heures 27 minutes, qu'ils avaient été atteints par le fleuve. Un sourd roulement; puis un horrible craquement; puis les maisons qui craquaient; puis la terre qui se fend de toutes parts et ouvre passage à l'eau qui s'élançait à longs jets à travers les airs; puis enfin, au milieu d'un nuage de plâtre, au milieu d'un tourbillon de poutres et de pierres, ce cri, ce terrible cri: le feu! et, après, déjà les flammes brillant de toutes parts. Qui l'avait allumé? la malveillance? non; car, quelque vive, quelque assurée que soit la main de crime, son œuvre n'est jamais promptement cachée. Un accident? quelques planches tombant sur des foyers isolés? non; car l'embrasement fut subit et général. Mais qui donc donc celui qui jette la foudre dans l'espace; celui qui alimente les feux des volcans et leur ouvre passage à son gé? Le génie de Franklin a arraché l'électricité du ciel; arrachez-la de la terre et vous n'avez plus d'inconcevable somnambule.

Oh! qui peindra ce tableau!... Pas un toit, pas un mur de bout!... Contemplez ces rues dévastées, ces édifices à terre!... La bombe et le boulet eussent longtemps effrayé la cité avant de la brayer de la porte. Est-il force humaine qui puisse s'abattre sur une ville, l'éteindre, la briser d'un seul coup et la jeter palpitante au milieu d'une vaste fornaise! L'ange d'Herculanum, de Pompéi, de Lésébourg, de Port-Royal et de Port-au-Prince, a passé par là; croyez-moi. Eh! tenez, il n'y a pas de suivre sa trace. Voyez vous ces femmes, ces enfants, ces vieillards, errant au hasard au gré des larmes et des sanglots, ou se jetant convulsivement vers les débris? Qui vaient-ils? Que cherchent-ils? leurs parents, leurs amis engloutis. Soulevons, créissons avec eux ces nuées de pierres. Combien sont-elles là dessous, les victimes? comment les appelle-t-on!

cercueils et des suaires; cercueils et suaires manquent! Les tombereaux roulent; les brancards s'approchent; on y jette pelle pelle riches et pauvres; à tous le même trépas, à tous les mêmes funérailles. Terrible égalité! Puis ce soir, dans l'ombre, le bruit de la rame battra sourdement les flots de la rade, et des gabarres iront lourdement chargées, déposer leur cargaison de débris humains du côté de la terre de Jarry. Mais qu'on se hâte, car vici la fièvre et la peste; la mort sera bientôt dans l'air, et qui pourra l'arrêter dans son vol!... Les tombes sont vides et les espérances plus rares encore. La mer n'est-elle pas là? La mer vaste et béante! Portez-la au moins au-delà de la passe; aux trépassés une lourde pierre qui les entraîne au fond de l'abysses et on De profanes qui les y fixe, de peur que, privés de la sépulture chrétienne, leurs restes livides et sanglants ne remontent à la surface des eaux pour battre la carène de nos vaisseaux ou alourdir les filets de nos pêcheurs. Mais laissons en paix les morts; ils sont devant Dieu. Revenons au plus malheureux, parlons des survivants.

Suivez-moi sur la place de la Victoire, ainsi nommée jadis dans un jour de triomphe... La bruyante de notre canon vainqueur ne s'y fait plus entendre, l'air ne retentit plus de glorieuses fanfares, et le temple du haut de ses murailles, ne contemple plus l'Anglais fuyant loin du rivage. La place de la Victoire n'est aujourd'hui qu'un immense hôpital. Les vagues res sordes gémissent sur quelque débris de mur ou de cric aigle. Certains, peu fortunés, sont ceux des malheureux blessés, couchés à terre sur des matelas, abrités sous des tentes construites à la hâte; ils tournent alternativement les yeux vers les médecins et les prêtres qui les entourent, demandant aux uns la guérison du corps, aux autres la salut de l'âme; dans le ministère, dont l'un fait vivre et dont l'autre apprend à mourir!... Sublime accord de la science et de la religion, se tenant par la main, et venant s'asseoir au chevet du lit du chrétien! A l'aspect des hommes de fer, que je regrette de ne pouvoir par tous énumérer, et faisait remarquer M. le directeur Grange, dont l'indéfectible activité semblait s'être communiquée à tous ses confrères. A la tête des ecclésiastiques, le respectable abbé Peyrol, curé de la paroisse de Mont-Carmel. L'abbé Peyrol, dont la résidence est à la Base-Terre, n'avait pas hésité à s'embarquer dès la première nouvelle du sinistre; je l'ai vu partant où il y avait une lame à tailler, une douleur à consoler.

Ici se rencontrent quelques restes de nos vices adressés à certains fonctionnaires. Comme ceux-ci ne seraient point en mesure de répondre au moment où ces reproches se font pèsés en France, nous croyons devoir les supprimer. C'est particulièrement sur les lieux qu'on pourra équitablement apprécier la conduite et les excès de tous ceux qui, dans ces tristes circonstances, avaient des fonctions publiques à remplir.

Au nom de Kobilinski, Davout, qui avait entendu le colloque, s'avançant vers le grenadier qu'il a pris à reconnaître dans son nouvel accoutrement, lui demanda avec vivacité:

— Où est mon aide-de-camp? — Ici à côté, mon maréchal. — Et la compagnie? — Présente, mon maréchal! — Je te demande où est la compagnie de grenadiers, répète le prince d'un ton d'impatience. — J'ai répondu: Voilà! — Mais les camarades? te dis-je. — Ah! c'est différent, mon maréchal, répliqua celui-ci avec un orgueil imperturbable. C'est à dire que vous me dites: Dis-moi où tu as laissé tes camarades, n'est-ce pas!

Davout fit un signe de tête affirmatif. — Eh bien! là-bas! au fin fond du Vop, et ici près, sous la neige. Tous! — Comment! tous? — Tous, et un grand complet, répliqua le soldat d'un voix sourde et en roulant autour de lui des yeux hagards.

Le prince d'Éckmühl ne put réprimer un mouvement de terreur et de pitié, il avait suivi le maître de Trigaud qu'il sentait convulsivement, et répétait d'un ton honteux. — Tous! tous! — Oui, toute la compagnie de grenadiers, excepté moi cependant qui en suis le reste. Sans ajouter une parole, Davout s'éleva hors de la maison, tandis que Trigaud désignait de la main la place où il avait déposé l'aide-de-camp qui vivait caché quelquefois agonisant et torturé par le froid, en répétant avec orgueil:

— Il est là, le Polonais! C'est moi qui l'ai apporté!

E. Marco de Saint-Hilaire

L'auteur de la lettre, comme s'il craignait lui-même d'être induit en erreur par trop de précipitation, poursuit en ces termes :

Mais l'heure de peser certaines actions n'est point encore arrivée. . . . Détournons donc nos regards de quelques actes d'impéritie et d'égoïsme pour les reporter sur de beaux dévouemens. Parlons du zèle et de la sollicitude des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de ces pauvres-filles dont la douleur publique est le patrimoine ; parlons de l'énergie de la garnison et des braves officiers qui la commandent ; parlons du noble élan de M. l'abbé Angelin, ancien curé de la Basce-Terre, déjà si connu par son inépuisable charité, et qui, oubliant les persécutions dont il a été l'objet sous l'administration précédente, a fait spontanément à M. le gouverneur, pour y loger les blessés et les personnes sans asile, l'offre de son bel et vaste établissement de Thillac, autrefois le collège Saint-François. Que n'aurais-je à vous dire de l'admirable conduite des maires de la Pointe-à-Pitre et de la Basce-Terre, ainsi que du patriotisme avec lequel la population entière de cette dernière ville s'est empressée d'envoyer des secours de tous genres à leurs frères de la Pointe-à-Pitre. Ce sont là, mon ami, des exemples qui ont déjà porté leurs fruits. L'émulation semblait avoir gagné la colonie entière et les îles environnantes. La Martinique nous est venue en aide, et grâce à la franchise des ports, exceptionnellement décriée par le gouverneur, nous pourrions attendre plus patiemment les secours que nos frères de France ne sauraient nous refuser. Hélas ! combien ce temps nous paraît long !

Telle est mon ami, Pezaris et navrante relation de la grande catastrophe à laquelle je viens d'assister. Envoyez-moi de là-bas un peu d'amitié et de courage ; j'en ai bon besoin.

A vous de cœur,

J. MILLIAN.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTVIDEO.

Arrivées du 25 et 26 mai.

- Bordeaux, en 60 jours, barque française Printemps, à La Breton, avec vin.
- New Castle, brick danois Colombe, à Zimmermann, avec charbon de pierre.
- Maldonado, barque esp. Elisabeth, avec bétail.
- Sic Catherine, en 12 jours, sloop sarda Elia, à ordre, avec bois à brûler, riz et maïs, suit pour Buenos-Ayres.
- Barcelona et Malaga, barque espagnole Joren Mariano, suit pour Buenos-Ayres.

AVIS DE POLICE.

Par ordre de M. le chef politique et de police, on prévient le public qu'à dater de ce jour, 22 mai, les amendes, qui seront imposées, pour contravention aux édits de police en vigueur ne devront être payées que d'après un reçu imprimé qui énoncera la valeur, et sera signé par le soussigné, et le commissaire respectif, et scellé du sceau du département.

Montvideo, 22 mai 1833.

MENDEZ.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat Major, pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes

dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles, et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,
THIEBAUT.

AVIS DIVERS.

Nous avons déjà eu l'honneur de prévenir le public de l'infidèle conduite du nommé Etienne Lecaie, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées), employé de notre maison, que nous avons mis à la disposition de la police pour cause de vol ; et où il attendait instruction de son procès, nous avons même annoncé que, n'ayant pu obtenir de lui avec complaisance de ses fautes, les personnes qui auraient eu quelques relations d'affaires avec lui en dehors de notre maison, étaient priées de nous en donner connaissance, étant à la recherche de plusieurs objets importants qui ont été volés par lui et qu'il aurait pu vendre.

Ce jeune homme s'est échappé des mains de la justice qui est à sa recherche, c'est pourquoi, et avec son autorisation, nous réitérons aux personnes qui pourraient le connaître, notre invitation de nous donner avis des relations qu'il aurait pu avoir avec lui et à le faire arrêter au quel lieu où il se trouve.

Une récompense sera rendue à la personne qui pourra indiquer la retraite de cet individu.

Montvideo, le 25 mai 1833.

P. S. Les personnes qui auraient quelques renseignements à donner sur ledit Etienne Lecaie pourront s'adresser à la Tienda de la Ville de Paris, rue San-Francisco.

Pohier et Latourneau.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Le capitaine de la 3^e compagnie du 4^e bataillon fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie, et qui n'ont pas reçu leurs habillemens, de vouloir bien passer chez M. Bruel, rue du Porton (près la Buena Vista), où il leur en sera délivré.

Le commandant de la compagnie.
LATOIR.

On demande une servante de langue Française pour la cuisine, et le soin de ménage. On est susceptible à une bonne conduite et à la confiance. S'adresser rue St. Louis, n. 70.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour diminuer les fatigues auxquelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue San Gabriel, n. 127 et 129.

AVIS.

On desire trouver un français qui voudrait se charger de perfectionner deux enfants un de 14 ans et l'autre de 10 dans l'écriture et l'arithmétique. S'adresser rue Saint Louis n. 57 ou rue Saint Jean n. 40, celui qui le desire n'a qu'à se présenter pour y faire les conditions.

AMA DE LECHE.

Una Italiana desea un niño, para criar, la persona que la necesite para dicha ocupacion o corra al Cuartel de los Italianos, es la de la Buena Vista, o en casa del Sr. Docta en donde desea servir.

AVIS.

Maison Honoré Gispardin, platero, rue San-Gabriel, numéro-25, on achete or vieux, argent et cuirre.

HOPITAL FRANCAIS.

On souscrit pour l'hôpital Français chez M. Viglezzi, rue San-Gabriel, numéros 127 et 129.

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la notation des écoliers ; extraits de la dernière édition de Valenciennes, sur 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domenech ou chez Varela, place de la Matriz.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, poil blanc et noir, répondant au nom de Moustache. La personne qui l'aurait trouvé est invitée à le ramener au bureau du Patriote. Elle recevra une récompense honnête.

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n. 16.

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Démet, situé rue de la Fédération (Plan) à 2 cuadras de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pasadicos en face du café de Comercio. On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traitant, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien honorer de leur confiance qu'il continue toujours à préparer à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 8 mai un porte-cigares en paille contenant une pipelette et un certificat d'emption de service au nom de Théodore Gilbert Aatole. La personne qui l'a trouvé est priée de le ramener au Bureau du journal ; il aura une récompense, s'il l'ajoute.

AVIS A MM. LES OFFICERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du Pavillon Français.

Le Grant Jh. RIVERO.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. BRYAN.